

Une forêt de joncs par les flots arrosée
 Forme un large avant-plan à la rive opposée.
 Mais si de ce bournier je soulève les yeux,
 En arrière, et semblant incrustés dans les cieux,
 J'aperçois des monts hauts à dérouter la vue
 Par pics et tourillons s'élançant dans la nue.
 Et j'admire à leur base un léger chapelet
 De maisons qu'on dirait ou d'albâtre ou de lait
 Dont s'entoure le front d'une longue colline
 Qui vis-à-vis de moi coquettement s'incline :
 Je salue en retour ses pâturages verts
 Et ses pieds qu'en chantant baignent les flots amers.

Voilà qui peut charmer une âme un peu vibrante.
 Cela me charme-t-il ? A bon droit je m'en vante.
 Mais, de l'Est à l'Ouest, du Sud à l'Aquilon,
 Nulle part ne paraît un seul point d'horizon.
 Je me trompe. Il est vrai, par une dentelure
 Du côté de Beauport—triste et cruel augure ! —
 J'en aperçois un coin vaporeux et lointain.
 Mais il est bien étroit, plus étroit que la main.
 Lorsque mon œil distrait par hasard l'envisage,
 Je crois surprendre au vol une nique, un outrage
 Que me lance de loin cet odieux pays.
 J'abaisse le regard en fronçant les sourcils ;
 Durant quelques instants le Couchant m'est en haine,
 Son reflet empourpré me fatigue et me gêne,
 Et je voudrais même être un de mes peupliers !
 Moins rudes à fourbir, moins sages, moins caissiers,
 Que nous tous, sots humains pleins de philosophie,
 Ils savent vivre à deux et de la même vie.